LANGAGE ET HISTOIRE

Perspectives de la "Métacritique sur le Purisme de la Raison" de J.-G. Hamann *

La situation présente de la philosophie est déterminée par une mise en relief de plus en plus accusée de la réflexion sur le langage, où celui-ci n'est plus considéré comme un domaine objectif parmi d'autres, qui requerrait sa propre ontologie régionale ou un examen philosophique spécial quelconque. Mais toutes les tendances de la philosophie du langage, dans la diversité de leur mise en œuvre, s'accordent à faire de lui le problème fondamental de la pensée philosophique.

Je ne puis ici faire plus que donner des noms, et encore pas tous, tant s'en faut, qui relèvent de cette appartenance [1]. Au commencement se trouve Ernst Cassirer, qui intègre à la pensée néokantienne le langage et les autres formes symboliques historiquement définies, comme le mythique [2]. Par sa compréhension du langage à partir de l'idée néokantienne de la spontanéité des concepts, Humboldt, qui a dit du langage qu'il n'est pas seulement ergon, mais encore et avant tout energeia [3], devient pour ainsi dire le premier néokantien de Marbourg [4], et cette interprétation de Humboldt est sous-jacente à l'école de Weisgerber [5], issue de la

* Communication faite le 24 octobre 1960 au 6e *Deutscher Kongress für Philosophie* à Munich. Le texte est inchangé ; les notes ont été ajoutées pour la traduction et l'impression.

1. Sur les tendances de la philosophie du langage vers 1920-1930, cf. Gunther IPSEN : *Sprachphilosophie der Gegenwart* (*Philos. Forschungsberichte*, Heft 6). Berlin 1930. Un aperçu d'ensemble sur le développement ultérieur manque ; à sa place cf. les indications bibliographiques dans : Erich HEINTEL, article *Sprachphilosophie* dans *Deutsche Philologie im Aufriss*, hrsg. v. W. Stammler, Bd. I ²1956, Sp. 563-620 ; Hans ARENS, *Sprachwissenschaft, der Gang ihrer Entwicklung von der Antike bis zur Gegenwart*, Freiburg/München 1955 ; Hans Heinz HOLZ, *Sprache und Welt*, Frankfurt/Main 1953.

2. Ernst CASSIRER, *Philosophie der symbolischen Formen*, Berlin, I 1923, II 1925, III 1929, Index 1931.

3 Wilhelm von HUMBOLDT, *Ueber die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues*, 1836 (Facs. 1935, 1960), Akad. Ausg. VII, 1. Autres éditions : 1876 (Pott), 1883 (Steinthal), 1949 (Nette).

4. Cf. à ce sujet Ernst CASSIRER, *Die Kantischen Elemente in Wilhelm von Humboldts Sprachphilosophie*, in *Festschrift für Paul Hensel*, Greiz i. V., 1923, p. 105-127.

philologie allemande et de la science linguistique, sans que ce présupposé néokantien y soit toujours conscient. Hans Lipps donne comme « Logique herméneutique » une philosophie du langage en forme d'anthropologie phénoménologique [6]. Heidegger était depuis toujours « en route vers le langage », comme s'appelle le livre [7] qui en même temps aborde pour la première fois le langage de façon thématique : « Le langage est la maison de l'Etre » [8]. Le positivisme logique du Cercle de Vienne, avant tout celui de Carnap, se comprend totalement comme théorie du langage et refuse les questions philosophiques qui s'en distinguent [9]. Wittgenstein, dans son *Tractatus* [10], a contribué lui-même à ce mouvement, plus tard cependant il a accompli une volte-face particulière : la philosophie a pour but d'analyser les jeux linguistiques, auxquels la pensée est inévitablement entrelacée [11]. La procédure de ce qu'il appelle l'analyse du langage, mise en train par ses conférences de Cambridge, se développe à partir de la discussion des apories du positivisme logique, et assume mainte ressemblance avec la Phénoménologie [12]. La métalinguistique américaine avance dans cette voie, mais elle s'étend audelà du langage ordinaire et, à sa place, prend pour base

5. Leo WEISGERBER, *Die Sprache unter den Kräften des menschlichen Daseins*, Düsseldorf 1949 ; *Das Gesetz der Sprache als Grundlage des Sprachstudiums*, Heidelberg 1951 (avec d'autres renseignements bibliographiques).

6. Hans LIPPS, *Untersuchungen zu einer hermeneutischen Logik*, Frankfurt/Main 1938, ²1960 ; *Die Verbindlichkeit der Sprache*, Frankfurt/Main 1944, ²1958.

7. Pfullingen 1959.

8. Martin HEIDEGGER, *Brief über den Humanismus* (1946), Bern 1947 etc., Frankfurt/Main 1949 etc.; cf. p. 5.

9. Les théories du positivisme logique semblent être en transformation incessante; cf. l'ensemble de la revue *Erkenntnis*, I-VII (1930-1938); sont déterminants (bien sûr déjà pour des phases ultérieures), les ouvrages de Rudolf CARNAP, *Logische Syntax der Sprache*, Wien 1934 (augmenté dans la traduction anglaise, 1937 et plusieurs fois ensuite) et Alfred TARSKY, *Der Wahrheitsbegriff in den formalisierten Sprachen*, (en polonais 1931), traduction allemande 1936, anglaise 1943/4 et 1956. Cf. Ernst TUGENDHAT, *Tarskis semantische Definition der Wahrheit*, dans *Philosophische Rundschau VIII* (1960), p. 131-159, où on trouve d'autres indications bibliographiques.

10. *Tractatus Logico-Philosophicus*, dans *Annalen der Naturphilosophie*, 1921 ; Londres 1922, etc.; maintenant dans *Schriften*, Frankfurt/Main 1960, p. 7-83.

11. *Philosophische Untersuchungen*, Oxford 1958, maintenant dans *Schriften*, Frankfurt/Main 1960, p. 279-544. Cf. à ce sujet Hermann LÜBBE, « *Sprachspiele* » *und* « *Geschichten* ». *Neopositivismus und Phänomenologie im Spätstadium*. In *Kant-Studien* 52 (1960/61), p. 220-243.

12. Sur l'ensemble de ce mouvement cf. l'ouvrage collectif *The Revolution in Philosophy*, par A.J. AYER, etc., éd. G. Ryle, London 1957 et H. LÜBBE (cf. note 11).

la totalité de la science linguistique [13]. A peu près à la même époque, dans le marxisme russe, le langage, regardé jusqu'alors avec Marr [14] comme une partie de la superstructure, était déclaré par Staline moment productif de l'infrastructure [15].

Ces tendances complètement hétérogènes s'accordent pour prendre le langage comme problème fondamental de la pensée philosophique. A cela correspond une attention renforcée aux ébauches de philosophie du langage du passé. Ainsi Erich Heintel a réédité dans la Bibliothèque Philosophique de Meiner, les écrits philosophico-linguistiques de Herder [16]. Dans sa pénétrante préface il montre et établit que « les formulations principales de Hamann, Herder et Humboldt ne disent rien d'autre que la version philosophico-linguistique de la problématique fondamentale de la philosophie transcendantale ». Il regrette comme un fait « fatal » et « tragique » que la rigueur méthodique ait fait défaut à cette philosophie du langage et qu'en conséquence un dialogue avec la philosophie transcendantale n'ait pu s'instaurer. La critique de Kant par Herder visait juste, en effet, mais elle s'enlisait désespérément dans des malentendus [17].

Qu'il soit permis d'ajouter, en guise de *marginalia* pour ainsi dire, à ces énoncés qui, du reste, offrent maints problèmes intéressants, une esquisse de la discussion de Hamann sur la *Critique de la Raison Pure*, et à partir de là d'indiquer quelques perspectives.

Kant est né en 1724, Hamann en 1730, à Königsberg, et tous deux ont passé leur vie dans la ville sise aux bords de la Pregel. Ils ont fait connaissance vers les années 50, et leur

13. B.L. WHORF, *Language, Thought and Reality*, New-York 1956, etc. Cf. à ce sujet Hermann WEIN, *Ein Briefwechsel über Metalinguistik*, in *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie* 43 (1957), p. 139-159.

14. N.J. MARR, *Ausgewählte Schriften* (en russe), 5 volumes, Leningrad 1933-37. Ses résumés systématiques de la « Nouvelle théorie » ne semblent cependant pas avoir encore été publiés en russe ; cf. V.A. MICHANKOVA, *N.J. Marr*, Moscou-Léningrad 1949, p. 517 sq. L'article traduit en allemand *Sur l'origine du langage* (dans *Unter dem Banner des Marxismus*, I, 1925/6, Cahier 3) est antérieur au développement de la « Nouvelle théorie » (Renseignements aimablement communiqués par Dr W. Goerdt, Münster).

15. *Der Marxismus und die Fragen der Sprachwissenschaft* (1950), en allemand, Berlin 1951, etc. On trouvera un supplément de bibliographie marxiste dans H.H. HOLZ et H. ARENS (cf. note 1).

16. Johann Gottfried HERDER, *Sprachphilosophische Schriften*. Aus dem Gesamtwerk ausgewählt mit einer Einleitung, Anmerkungen und Register versehen von Erich HEINTEL, Hamburg 1960.

17. HEINTEL, Einleitung, ib., p. XV-LXII : *Herder und die Sprache*, spécialement p. XX sq. Cf. aussi HEINTEL, art. *Sprachphilosophie* (cf. note 1).

commerce mutuel a duré pendant toute une génération, amical et distant, avec un « respect non déguisé », mais aussi avec de l'ironie et des hochements de tête [18].

En 1781 paraît la *Critique de la Raison Pure*. Hamann s'était entremis auprès de l'imprimerie Hartknoch à Riga, et il reçoit en mains les épreuves encore « chaudes », ainsi qu'il l'écrit [19]. Il se jette dessus aussitôt, lit à plusieurs reprises avec la plus extrême attention et se met à rédiger un texte, se contentant d'abord de rendre compte sous forme d'un avis de parution, mais déjà avec quelques points d'interrogation [20]. En 1784 il résume de façon thématique, quoique encore fragmentaire, sa critique de l'ouvrage de Kant : *Métacritique sur le Purisme de la Raison* [21]. Elle n'a pas été imprimée, pas plus que la première annonce ; seul Herder en reçut une copie et en communiqua une autre à Jacobi. Kant ne l'a jamais vue. Elle ne fut publiée qu'en 1801 par le kantien de Königsberg Rink [22], qui voulait par là dénoncer la *Métacritique* de Herder comme un plagiat, sans qu'il y ait à cette accusation une raison objective. Depuis Hegel et Rosenkranz [23], ce petit écrit d'aujourd'hui sept pages imprimées compte parmi les plus importants travaux de Hamann.

18. Sur Kant et Hamann cf.: Karl ROSENKRANZ, *Kant und Hamann* (1858), *Neue Studien*, vol. 2, Leipzig 1875, p. 72-101 ; Heinrich WEBER, *Hamann und Kant*, München 1904 ; Fritz BLANKE, *Hamann als Theologe*, Tübingen 1928, p. 13-24, renouvelé dans *Hamann-Studien*, Zürich 1956, p. 20-30 ; Josef NADLER, *Hamann, Kant, Gœthe*, Halle 1931 ; du même, *J.C. Hamann, der Zeuge des corpus mysticum*, Salzburg 1949 passim (cf. table), spécialement 315 sq.; Erwin METZKE, *J.C. Hamanns Stellung in der Philosophie des 18. Jahrhunderts*, Halle 1934, spécialement p. 43 sq.; H.A. SALMONY, *Johann Georg Hamanns metakritische Philosophie*, I, Zollikon 1958, p. 202-211 ; Martin SEILS, *Wirklichkeit und Wort bei Johann Georg Hamann*, Berlin 1961 ; Erwin METZKE, *Kant und Hamann* (Festvortrag Duisburg 1955) in *Coincidentia oppositorum*, Gesammelte Abhandlungen zur Philosophiegeschichte, Witten/Ruhr 1961, p. 294-319. — « mit unverstellter Achtung » N III 277 : 7.

19. Cf. à ce sujet les lettres de Hamann à Hartknoch et à Herder en 1781 in HAMANN, *Briefwechsel*, hrsg. v. Ziesemer/Henkel, Vol. IV, Wiesbaden 1959.

20. J.G. HAMANN, *Sämtliche Werke*, hrsg. J. Nadler, Wien 1949 sq. (cité : « N ». N III 275-280.

21. N III 281-289 (traduction française : *Deucalion* 1 1946, p. 231-243 ; une critique de cette traduction se trouve dans : X. TILLIETTE, *Etat présent des études hamanniennes*, *Recherches de Science Religieuse*, 1960, p. 350 sq. note 3).

22. F.T. RINK, *Mancherley zur Geschichte der metacritischen Invasion*, Königsberg 1800, p. 120-134.

23. HEGEL, *Hamanns Schriften* (Jahrbücher f. wissenschl. Kritik 1828), maintenant in *Berliner Schriften*, hrsg. J. Hoffmeister, Hamburg 1956, p. 221-294 (traduction française incomplète par P. KLOSSOWSKI : *Les Méditations bibliques de Hamann, avec une étude de Hegel*, Paris 1948). Cf. aussi K. ROSENKRANZ (cf. supra note 18). [La traduction de Klossowski n'est ni complète, ni sûre non plus. N.D.T.]

Il offre beaucoup de problèmes qu'il vaut la peine d'aborder. Nous en relèverons un ici, que nous suivrons d'après le fil conducteur du mot-type, qui se trouve déjà dans le titre : *Purisme*. Hamann ne s'arrête donc pas aux deux substantifs du titre de l'ouvrage de Kant, mais à l'adjectif intercalé : *pur*.

> La première purification de la raison consistait en effet dans la tentative en partie mal comprise, en partie mal réussie, de rendre la raison indépendante de toute transmission, tradition, et croyance qui s'y rattache. La seconde est plus transcendante encore et elle s'étend à rien moins qu'à l'indépendance de l'expérience et de son induction quotidienne... La troisième, suprême et pour ainsi dire empirique purisme concerne donc encore le langage même, l'unique, premier et dernier organon et critérium de la raison, sans autre titre de créance que la tradition et l'usage... [24]

Hamann place donc l'entreprise de Kant dans un mouvement intellectuel d'envergure, un processus de purification s'amplifiant en trois étapes. Dans ce processus de purification il s'agit de l'indépendance de la raison, de la philosophie — de son autonomie, peut-on dire déjà ici sans crainte. Le progrès de la raison vers l'indépendance est un processus de purification dans la mesure où des dépendances, c'est-à-dire des déterminations, qui ne sont pas posées par elles-mêmes, sont refoulées, congédiées, et où la raison et sa philosophie se fonde en conséquence dans et par leur élimination. Les impuretés à expurger sont à ce premier stade « les connaissances transmises, la tradition et les croyances qui s'y rapportent », au deuxième « l'expérience et son induction quotidienne », au troisième la langue, déterminée « par usage et tradition ».

Au premier stade de ce processus se trouvent évidemment aussi bien Descartes que les théoriciens anglais de la connaissance, avant tout Hume ; par deux fois le donné historique doit être radié, et ramené ici à l'immédiateté de l'expérience, là à celle de la pensée. C'est ce que Kant radicalise avec sa conception de l'apriorisme. C'est le second stade de ce processus, qu'il faille aussi rétrograder encore derrière l'expérience jusqu'aux éléments a priori *qu'elle contient*.

Mais pour ce qui est du troisième stade : « Plus on réfléchit, plus le mutisme est intime et profond, et l'on perd toute envie de parler ». Pourquoi perd-t-on toute envie de parler ?

24. N III 284 : 7-12, 23-25.

> Réceptivité du langage et spontanéité des concepts ! — De cette double source d'ambiguïté la raison pure puise tous les éléments de son ergoterie, de son doute maniaque et de sa profession critique, elle produit, au moyen d'une analyse et d'une synthèse aussi arbitraires l'une que l'autre du trois fois vieux levain, de nouveaux phénomènes et météores de l'horizon changeant... [25]

La terminologie de la métaphysique « se comporte à l'égard de tout autre langage technique, qu'il soit langue de vénerie, langue des mineurs ou langage d'école, comme le vif-argent par rapport au reste des métaux ». Tandis que les mathématiques et la géométrie, en faveur desquelles les métaphysiciens nourrissent « la froideur d'un ancien préjugé », peuvent exhiber à tout moment leurs formules, soit parce qu'elles se fondent en se posant elles-mêmes, soit parce qu'elles peuvent se ramener à de simples intuitions,

> la métaphysique travestit indûment tous les signes verbaux et figures du discours de notre connaissance empirique en purs hiéroglyphes et en types de relations irréelles, et déforme par ce savant abus la bonne franchise du langage en un Quelque chose = x, si absurde, dévergondé, inconsistant, indéterminé, qu'il ne reste plus qu'un murmure de vent, une lanterne magique... tout au plus le talisman et le rosaire d'une croyance superstitieuse transcendantale à des entia rationis, à leurs outres vides et à leur creux. [26]

Et non seulement la métaphysique, mais aussi l'entreprise de Kant se tient sous ce « comme si », « parce qu'il a rêvé que le caractère universel jusqu'alors cherché d'une langue philosophique était déjà découvert » [27].

25. N III : 33-38.
26. N III 285 : 11-13, 19, 28-36.
[Dans cette phrase de Hamann, nous avons traduit le mot kantien *idealisch* par « irréelles » pour en marquer le sens péjoratif. Un peu plus bas, « dévergondé » essaie imparfaitement de traduire *läufig*. Les anciens dictionnaires le donnent comme synonyme de *geläufig* (facile); « en chaleur », dans le langage vétérinaire, est le seul sens encore usuel, spécialement appliqué aux chiennes — *Sprache*, langage, est féminin en allemand — Bien que ce dernier sens ne soit guère employé métaphoriquement, on peut supposer avec raison que c'est celui auquel pense ici Hamann ; on connaît la verdeur de son style et cela évoque aussi *meretrix ratio*, expression de Bonaventure et de Luther (remarque de l'auteur). Enfin, dans *ihre leere Schläuche und Losung* qui termine la phrase, *Schläuche* est le terme habituel pour les « outres » bibliques. *Losung* qui s'y ajoute forme probablement un hendyadis : leurs outres vides et leur creux = leurs outres vides et vaines. Notons que *Losung* signifie aussi, en vénerie, les « fumées » du gibier et, dans la langue des mineurs, galerie abandonnée que l'on bouche avec des décombres. N.D.T.]
27. N III 289 : 9-10.

Le troisième stade du processus purificateur, qui *devrait* consister dans l'exclusion du langage, n'est jusqu'à présent ni accompli ni amorcé ni même tout simplement exécutable. Car se constituer *en langage*, en mots, la métaphysique le devait depuis toujours, la philosophie transcendantale le doit aussi. Bien plus :

> S'il reste encore, donc, une question capitale : comment la faculté de penser est-elle possible, il n'y a pas besoin de déduction pour prouver la priorité généalogique du langage sur les sept sacro-saintes fonctions des propositions logiques et des syllogismes. Non seulement toute la faculté de penser repose sur le langage... mais le langage est aussi le centre du malentendu de la raison avec elle-même [28],

ce sur quoi, par conséquent, une critique de la raison devrait, dans les deux sens du terme, se diriger.

La question philosophique du fondement de la possibilité de penser ne peut être reculée en deçà du langage, parce que le langage est ce fondement même. Il est aussi la « racine commune de la sensibilité et de l'entendement », que Kant demandait sans la trouver [29]. Ainsi, manifestement, Hamann saisit ici avec le langage quelque chose qui est resté interdit aux distinctions de la critique de la raison.

Comment est-ce possible ? On peut le pressentir : parce que dans le langage l'histoire est comprise.

Que le langage ait été l'affaire de Hamann, c'est évident et bien connu. Devait-il interroger le langage à cause de l'Histoire ? Comment cette question venait-elle à échéance à son époque ? Pourquoi son interrogation sur l'Histoire eût-elle nécessairement la forme d'une interrogation sur le langage ?

Hamann a questionné le langage pour l'amour de l'Histoire. Sa fameuse critique de l'*Aufklärung* vise au premier chef son émancipation de l'Histoire : conscience du progrès et conscience historique sont de diverses manières des abstractions tirées de la traditionnelle détermination de l'existence par l'Histoire, où l'Histoire est comprise sans conscience et sans théorie. A cette émancipation Hamann répond en thématisant le langage, parce qu'il est un mode dont on ne peut pas ne pas tenir compte, de détermination historique de l'existence. C'est pourquoi — ou : c'est pour-

28. N III 286 : 1-10.
[Quelles sont ces *sept* fonctions sacro-saintes ? Peut-être le résultat de l'addition des trois principes logiques — identité, contradiction, tiers exclu — et des quatre figures syllogistiques ? N.D.T.]
29. N III 278, 286 sq.

quoi *aussi*, comme il faut dire en vue de la théologie — aucune philosophie ne peut déboucher sans l'Histoire ; le langage le montre, qui, en tant que réalité de l'Image, a pris pour Hamann la place de la raison au sens de la tradition métaphysique. « La philosophie sans Histoire n'est que billevesées et verbiage »[30].

La relation de raison, langage et histoire est le thème principal de Hamann, la question traverse toute son œuvre, la *Métacritique* n'en est que le résumé le plus pénétrant. En 1760 il critique le mémoire couronné de l'orientaliste de Göttingen, Michaelis, dont le titre suffit à caractériser le mode de questionnement plus pragmatique qu'ontologique : *Dissertation sur l'influence réciproque des opinions sur le langage et du langage sur les opinions*[31]. Sa critique de la théorie de Herder sur l'origine du langage se termine par ce trait que Herder refait malgré tout de l'origine « humaine » une origine « naturelle » et donc ne saisit pas la positivité, l'historicité du langage humain[32]. La relation langage-Histoire est le motif des écrits sur l'orthographe[33], si bouffons dans leur occasion, et de nombreuses lettres à Jacobi[34].

L'historicité du langage est partout sous-jacente, là où Hamann parle du rapport entre Raison et langage. « La Raison est langage, logos, je ronge cet os à moelle et je me tuerai à force de le ronger »[35]. « Sans langage nous n'aurions pas de Raison »[36]. « La langue, la mère de la Raison et de la Révélation, son A et Ω »[37]. « Qui n'entre pas dans la matrice de la langue, qui est la Deipara de

30. Hamann à Hartknoch, 23 octobre 1781, *Briefw.*, vol. IV, p. 341 ; cf. Hamann à Jacobi, 16 janvier 1785 et 25 avril 1786 (cf. supra note 33, l.c. p. 48 et 198).

31. N II 119-126.

32. N III 13-53 : *Zwo Recensionen, Des Ritters Rosencreuz letzte Willensmeynung, Philologische Einfälle und Zweifel.* (Deux Recensions, Dernières volontés du Chevalier Rosencreuz, Idées et Doutes philologiques) Cf. à ce sujet prochainement : Elfriede Büchsel, *Hamanns Hauptschriften erklärt*, vol. IV.

33. *Neue Apologie des Buchstabens H* (Nouvelle Apologie de la lettre H) (1773) N III 89-108. — *Zweifel und Einfälle über eine vermischte Nachricht der allgemeinen deutschen Bibliothek* (Doutes et idées sur un fait divers de la Bibliothèque Générale Allemande) (1776) N III 171-196. — *Zwey Scherflein zur neusten Deutschen Litteratur* (*Deux oboles pour la toute nouvelle Littérature allemande*) (1780) N III 229-242.

34. C.H. Gildemeister, *J.-G. Hamanns Leben und Schriften*, vol. 5 : *Briefwechsel mit Friedrich Heinrich Jacobi*, Gotha 1868. (Cité : « G »)

35. Hamann à Herder, 10.VIII.1784, (*Hamanns Schriften*, hfsg. Roth, Berlin 1821 sq., vol. VII, p. 151).

36. N III 231 : 10.

37. A. Jacobi, 29.X.1785, G 122.

notre Raison, n'est point apte au baptême spirituel d'une Réforme ecclésiastique et politique »[38]. « Sans Verbe pas de Raison, pas de monde. Voilà la source de la création et du gouvernement »[39].

La Raison n'est donc nullement pour Hamann cette seule abstraction contre laquelle il combat du seuil de sa foi, comme il apparaît partout où on veut l'accommoder comme apologète seulement... Bien plutôt y a-t-il pour lui tout à fait un sens plein de la raison ; mais selon ce sens plénier la Raison, le langage et la Révélation vont ensemble, la première a dans les deux autres sa racine, son présupposé. Si la pensée est liée à la donnée préalable du langage comme à son présupposé et si elle en est issue, la raison ne peut avoir pour principe l'absence de présupposé. Pas plus qu'il n'y a de pensée exempte de langage, pas plus il n'y a de raison supra-historique et anhistorique.

Si la question transcendantale comme question sur l'apriori est renvoyée au langage et si surtout le langage n'est réel que comme historique, cela conduit alors à une modification décisive du concept d'apriori. La question transcendantale dans sa version kantienne comme dans sa version antérieure visait l'apriori comme le pôle opposé à tout ce qui est empirique et factice, comme le pur et simple supratemporel[40]. Si la question des conditions de possibilité bute, non pas sur un apriori en ce sens de supratemporel, mais sur une condition factice, positive, telle que le langage la présente — alors la question transcendantale est amenée par là à un nouveau tournant, et en même temps le concept d'apriori au sens ancien est abandonné (assurément au profit de sa signification exacte, car « apriori » est un comparatif).

Hamann formule cette structure elle-même en termes kantiens : signification et définition des mots sont « a priori arbitraires et indifférentes, mais a posteriori nécessaires et indispensables »[41]. Le chiasme particulier des couples apriori-aposteriori et nécessité-contingence est une détermination précise de la facticité du langage et de son caractère obligatoire de fait. Le langage est « apriori arbitraire et indifférent », dans sa forme concrète, en laquelle

38. N III 239 : 23-25.

39. A. Jacobi, 2.XI.1783, G 7.

40. Il manque apparemment une histoire du concept d'apriori ; récemment une esquisse lexicographique en a été donnée par H. KNITTERMEYER, *RGG*, 3ᵉ édition, vol. I (1957), col. 515/6 et par L. ŒING-HANHOFF, *LThK*, 2ᵉ édition, vol. I (1957), col. 775/6.

41. N III 288 : 17-18.

uniquement il est réel, il ne peut en aucune manière être déduit ; en face de la prétention de l'apriorisme il est de part en part contingent, accidentel. Mais dans cette détermination factice, celle-ci étant supposée, c'est-à-dire « aposteriori » — il doit être accepté tel quel par quiconque le parle et il est pour lui « nécessaire et indispensable », c'est-à-dire obligatoire. On ne peut en sortir par une position (*Setzung*) arbitraire ou un changement de nom, comme le pensent les conventionnalismes et la sémantique mathématisante. Ainsi, au moyen de ce chiasme, le langage est défini d'après son historicité irréductible et en même temps déterminé dans sa fonction transcendantale [42].

Avec cette idée la *Métacritique* de Hamann pourrait acquérir dans la philosophie actuelle une importance considérable [43]. Si les essais de philosophie du langage indi-

42. Ici une recherche plus large aurait eu à analyser le rapport de l'intention de Hamann à l'idéalisme transcendantal. Car il y a aussi une conception « historique » de l'Apriori chez Fichte (surtout dans les « Introductions » à la Théorie de la Science) et chez le jeune Schelling (« Histoire de la Conscience de Soi » dans le *Système de l'Idéalisme transcendantal*, en particulier *Vorbem.* § 4) ; cf. là-dessus aussi HEGEL, *Encyclopédie*, § 42. Mais là l'historicité de l'Apriori réside dans le caractère génétique de la conscience, c'est-à-dire dans le fait d'être un moment d'un processus transcendantal et comme tel de pouvoir être comprise d'après sa nécessité. L'historité mise en lumière par Hamann est transcendantale dans la même mesure comme condition antécédante, mais elle est libre de l'inclusion dans une processualité nécessaire. Sur les autres relations de cette conception de l'histoire, cf. de l'auteur *Figur und Geschichte, J.C. Hamanns « Biblische Betrachtungen als Ansatz einer Geschichtsphilosophie »*, Freiburg/München 1958. Cf. la recension de X. TILLIETTE in *Archives de Philosophie*, Tome XXII (1959) p. 629-635.

Pour le « théisme explicatif » du dernier Schelling, centré sur le concept du positif, H. Fuhrmans admet une influence importante de Hamann (*Schellings Philosophie der Weltalter*, Düsseldorf 1954). [Cf. l'éloge de Hamann dans les *Münchner Vorlesungen* (1827), Ed. Schröter. Hptbd. V, p. 240-242. N.D.T.]

43. Odo MARQUARD (*Skeptische Methode im Blick auf Kant*, Freiburg/München 1958) dans son « Inventaire du concept d'histoire » est sceptique à l'égard de la « reprise du problème de l'histoire en problème du langage », car, dit-il, ce mouvement veut éviter « le lieu de règlement proprement dit de la *scission*... à savoir le *politique* », et il ne parvient au langage qu'en étant « en quête d'une réalité essentiellement apolitique » (p. 28). Aussi la « conjoncture présente des philosophies du langage » n'est-elle « pas forcément que profitable », mais « caractéristique... du stade d'évanouissement du problème de la scission » (ibid., note 11). Prendre le langage comme point de départ, c'est manquer d'après cela la réalité « propre » de l'histoire ; car l'histoire, si elle est en effet « plurivoque par son contenu », est pourtant en même temps (donc évidemment selon sa forme) définissable comme la « conversion au meilleur du présent aliéné », ainsi qu'il est dit dans une parenthèse (p. 23). Cette définition quelque peu sibylline (« conversion » comme concept supérieur de « pénitence » et de « révolution » ?) n'est pas démontrée comme telle par la suite, mais elle parvient toutefois dans l'ensemble du livre à une certaine intelligibilité. La question de la possibilité de la métaphisique est une nouvelle théodicée : bonne, c.à.d. digne de Dieu serait une réalité dont il pourrait y avoir une métaphysique qui ne

qués au début convergent tous vers ceci que l'interrogation régressive sur le fondement de la possibilité de la pensée bute contre le langage, et s'ils ne réfléchissent pas à proprement parler l'historicité du langage comme telle [44], alors le raisonnement de Hamann semble, à ce point exactement, mener plus loin. En insistant à l'encontre de Kant sur le langage, Hamann signale que la question transcendantale, pour être conséquente avec sa propre radicalité, conduit non pas à un Apriori intemporel où la philosophie métaphysique *et* kantienne se comprend elle-même, mais bien à l'Histoire [45].

serait pas un pur succédané ; il n'y en a pas, la théodicée échoue. De cet ensemble ressortent les implications théologiques de cette définition de l'histoire, qui doit valoir comme instance pour le refus du langage en tant que point de départ. Mais Hamann nous apprend qu'une explication philosophique du langage ne peut se passer de théologie, parce que la réalité est une « parole de Dieu » et *par là* historique, et parce que la « conversion du présent aliéné au meilleur » a fort bien quelque chose à voir avec le « Verbe », le divin comme l'humain. La fin de la *Métacritique* est comme suit : « Ce que la Philosophie transcendantale métagrabolise, je l'ai interprété pour l'amour des faibles lecteurs d'après le sacrement du langage, la lettre de ses éléments, l'esprit de son institution, et je laisse à un chacun le soin de déplier le poing serré en paume ouverte. Mais peut-être un idéalisme semblable est-il le mur de séparation du judaïsme et du paganisme. Le Juif avait la parole et les signes; le Païen la raison et sa sagesse... (La suite était une *Metabasis eis allo genos*, dont le meilleur a été transplanté dans le petit Golgatha) ». C'est pourquoi celui qui s'engage dans Hamann ne pourra plus guère renvoyer le problème du langage au « stade d'évanouissement », où il reperd jusqu'à sa signification pour la question transcendantale. Pourquoi en vérité l'horizon de facticité transcendantale ouvert par le passage au langage doit-il de nouveau être restreint au processus contraignant, auquel s'étend la formalisation du problème de la scission ? (Cf. ci-dessus note 42). Le licenciement, accompli dans la *Métacritique* de Hamann et en particulier à l'aide du chiasme interprété plus haut, de l'attelage « universel »-« nécessaire » dans le concept du transcendantal peut être considéré comme un progrès philosophique, en deçà duquel on ne devrait pas rétrograder (cf. là-dessus aussi H.A. GADAMER, *op. cit.*, note 45 et le compte rendu de l'ouvrage de O. Marquard par X. TILLIETTE *Archives de Philosophie* XXIII, 1960, p. 304.)

[*Métagraboliser* : mot forgé certainement à l'aide du vieux verbe français *grabeler*, examiner, passer au crible, qu'on trouve dans Rabelais, peut-être aussi avec un écho du substantif *garbouil* ou *grabouil*, dispute, grabuge ; « le petit Golgatha », allusion au célèbre opuscule dirigé contre Mendelssohn, *Golgatha und Scheblimini*. N.D.T.]

44. C'est ce qu'omet aussi Heintel (cf. note 1 et 16/17) qui du reste souligne très fortement le sens transcendantal des problèmes de philosophie du langage et, *loc. cit.* p. LIII sq., signale l'obscurité de Herder dans la question du rapport Nature et Histoire.

45. Après que cet article fut achevé est paru l'ouvrage de H.G. GADAMER, *Wahrheit und Methode, Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*, Tübingen 1960, qui parcourt l'horizon de problèmes abordés ici. La critique de Kant par Hamann, que ce livre ne mentionne pas, semble mener au centre des problèmes qu'il examine. — D'une façon analogue Erwin Metzke a vu Hamann en route vers une « ontologie herméneutique » (*Coincidentia oppositorum* — cf. supra note 18 p. 268, cf. ib., p. 367).

La question posée à l'Histoire, la question d'interprétation pénétrant l'histoire de la philosophie, serait alors l'ultime figure de la question transcendantale. D'après cela, la philosophie aurait à se transporter dans l'herméneutique de sa propre histoire, elle aurait à devenir expérience de l'histoire, dans la mesure où elle ne l'est pas déjà. A l'objection très répandue, que par là elle se désisterait au profit de l'histoire (*Historie*), dont elle se serait distinguée volontiers en tant que système, il faudrait parer en disant que ce n'est pas à l'histoire comme telle qu'il incombe de comprendre le passé, l'antécédent, comme condition de la possibilité du présent, en tout cas pas dans la dimension de questions catégoriales. En ce qui concerne le langage qui chez Hamann formait le but (*scopus*) de la démarche intellectuelle, ce ne serait plus du tout comme phénomène qu'il importerait. Dans cette étape ultime de la philosophie transcendantale, le problème du langage représente celui de l'Histoire, et la question expresse du langage pourrait *après* cette conversion redevenir tranquillement une question spéciale. En revanche la signification philosophique des recherches particulières portant aussi bien sur l'histoire des concepts que sur la sociologie du savoir pourrait être enfin saisie avec plus de précision.

Hegel a dit de Hamann et surtout de sa *Métacritique*, qu'il est « merveilleux de voir comment l'Idée concrète y fermente »[46]. Et Kant a dit un jour à table à l'ami commun Hippel, que « le regretté Hamann possédait un don de ce genre, pour penser les choses en général ; seulement il n'avait pas eu en son pouvoir la faculté de montrer luimême directement ces principes, tout au moins de livrer au détail quelque chose de ce négoce *en gros* »[47]. Il me semble qu'il valait la peine de détailler la *Métacritique sur le Purisme de la Raison* de Hamann.

Karlfried GRUENDER
Münster

(Traduction de X. TILLIETTE)

46. HEGEL, *loc. cit.* (cf. supra note 23), p. 225.
47. Tiré des papiers de Hippel dans SCHLICHTEGROLL, *Biographie des... Th.G. v. Hippel*, Gotha 1801, p. 349 sq., cité d'après J. NADLER, *Die Hamann-Ausgabe*, Halle 1930, p. 13.